

EMMANUELLE POL

L'atelier de la chair

ROMAN



finitude
2011

au vieux Maître aveugle

*They hand in hand with wandering step and slow,
Through Eden took their solitary way.*

[Se tenant par la main, d'un pas errant et lent,
Quittant l'Eden ils prirent leur chemin solitaire.]

John Milton,
Le Paradis perdu

Le dessin de couverture et celui de la
page précédente sont d'Auguste Rodin.

© éditions Finitude, 2011

J'ÉTAIS depuis quelque temps fascinée par les hommes âgés.
Au cinéma, mon attention était de plus en plus souvent attirée par les acteurs des générations précédentes et, délaissant les jeunes premiers à la virilité triomphante, mes yeux s'attachaient aux seconds rôles, aux vieux comédiens façonnés par le temps dont la grâce encore perceptible, vestige d'une splendeur passée, flottait comme une très ancienne promesse sur les traits abîmés. Plus l'éclat fanfaron des cadets m'agaçait, plus le

physique dégradé des aînés me troublait. Je me repaissais de la contemplation des interprètes les plus adipeux, les plus bouffis, les plus déglingués, les plus ravagés, de ceux dont on commentait la décrépitude dans un hochement de tête navré, déplorant « ce qu'ils étaient devenus », et que la caméra, soudain complice de mon obsession, osait parfois filmer au plus près.

Comme une ogresse, j'avais faim, non pas de chair fraîche, mais de chair *vraie*, tant la réalité crue de ces corps tranchait sur l'inconsistance de ce que l'on nous montrait par ailleurs. Il suffisait parfois d'un grain de peau usé, d'une mèche grise, d'une paupière lourde ou du dessin sinueux d'une nuque épaisse pour me bouleverser ; et tandis que certains se plaisent à voir les forces de la vie éclater dans la jeunesse, je ne les voyais, pour ma part, jamais autant à l'œuvre que dans leur lent et somptueux travail de destruction. Millimètre après millimètre, cellule après cellule, c'était une forme d'énergie souterraine, irrésistible, qui avait dans son inexorable progression creusé les courbes tourmentées des vieillards — une énergie semblable, dans mon esprit, à celle qui avait dû autrefois plisser l'écorce terrestre pour

en faire surgir ravins et montagnes. C'est pourquoi certains visages ou certains corps très marqués, loin d'évoquer la déchéance, m'apparaissaient au contraire comme l'incarnation même de l'élan vital dans toute sa puissance.

Mais cette attirance ne se cantonnait pas à de lointaines abstractions ; elle avait envahi mon quotidien, et je m'étais dernièrement surprise plus d'une fois à dévorer des yeux, avec un intérêt passionné, de vieux messieurs croisés dans la rue ou installés au restaurant : je les trouvais beaux, tout simplement ! Dignes, touchants, majestueux, souvent élégants, ils suscitaient ma curiosité et des réflexions sans fin sur ce que pouvaient être leur destin, leurs aspirations, leurs désirs. Je brûlais de rentrer en contact avec l'un d'entre eux — non pas à la faveur d'une occasion familiale ou professionnelle, comme cela arrivait couramment, mais dans un contexte ouvert, dont la séduction ne serait pas forcément exclue : tout bonnement comme une femme rencontre un homme.

Fervente adoratrice du sexe fort, mais généralement cantonnée à une tranche d'âge plus ou moins compatible avec la mienne, dotée d'un

mari qui se trouvait, comme moi, au seuil de la quarantaine, j'avais jusque-là considéré d'un œil soupçonneux ces couples, « elle au printemps, lui en hiver » comme dit la chanson, que seules de malsaines raisons pouvaient certainement pousser à bousculer ainsi le cours naturel des saisons. Du reste, mon image de la sexualité masculine s'arrêtait net aux alentours de soixante ans, un peu comme l'imagination des Grecs au bord de leur disque terrestre. Au-delà, c'était le flou, le vague, voire le vide, si pas même le monstrueux : l'impensable.

À la faveur de quelle lecture, de quelle réflexion ou de quelle rencontre m'étais-je avisée de mon erreur ? Comment mes yeux s'étaient-ils dessillés ? Quel événement avait pu me révéler mon ignorance et transformer ce qui n'était pour moi qu'une armée de fantômes asexués en êtres dotés d'un corps et d'une vie amoureuse ? Ce fut, en tout cas, une découverte aussi stupéfiante que celle d'un continent inconnu, une immense « terra incognita » qui s'ouvrait devant moi : soudainement, une tranche entière de la population réintégrait l'univers des mâles consommables...

Je me mis à observer ces hommes avec un intérêt aussi avide qu'il était neuf.

Naturellement, il en allait de ceux-ci comme de leurs cadets : certains avaient plus de charme que d'autres ; mais contrairement à ce que l'on avance bêtement, ce charme ne résidait nullement dans un physique « bien conservé », affreuse expression évoquant plutôt un cadavre flottant dans du formol qu'un avenant vieillard. Au contraire, ceux qui me plaisaient étaient ceux qui affichaient leur âge et semblaient aussi bien dans leur peau qu'on l'est dans un vêtement usé mais bien coupé. J'aimais ceux qui portaient dignement le poids des ans, arborant avec noblesse leurs rides, leurs cheveux blancs ou leurs lunettes, et qui traversaient la foule du pas lent et souverain des vieux mâles dominants dans un troupeau de jeunes macaques. J'aimais leur mélange de dureté et d'extrême fragilité, d'assurance et de crainte ; j'aimais le pli blasé de certaines bouches et l'éclat malicieux de certains regards ; j'aimais leur sérénité, leur détachement, ou au contraire leur acharnement frénétique, presque puéril, à profiter des plus petits plaisirs de l'existence ; ils m'inspiraient du respect et de

la tendresse; ils m'intéressaient et me troublaient, j'avais envie de découvrir leur histoire, de m'asseoir à leurs côtés, d'entendre leur voix et d'effleurer leur épaule...

J'étais moi-même étonnée de cette lubie que je ne m'expliquais pas, et dont le peu de coïncidence avec les normes en vigueur me dérangeait considérablement. Pendant un certain temps, je tentai bravement de me rassurer en me cantonnant à une notion toute spirituelle d'attrait pour l'expérience, au classique fantasme de l'homme mûr (bien que j'eusse dans ce cas pu viser moins blet et me contenter d'un fringant quinquagénaire) — voire même, à une envie inconsciente de retrouver le père (le mien n'était pourtant pas perdu, loin de là). Cependant, les moqueries aidant (mes amies les plus fines n'avaient pas manqué de remarquer ce penchant insolite dont elles se gaussaient abondamment, me traitant de nécrophile et me désignant d'un air gourmand les plus repoussants gérontes), je dus me rendre à l'évidence, et m'avouer qu'il s'agissait de désir.

Oui, j'avais envie de ces vieillards!

J'avais envie de les contempler dans leur nudité intime et humaine, dans leur pudeur,

leur impudeur, leur fierté ou leur gêne, de les voir se déshabiller et, tombant le masque du vêtement, dévoiler sans complaisance la dense vérité de leur chair.

J'avais envie de savourer leur abandon, leur tassement, leur dérive, ou au contraire la force nerveuse qui les redressait, puissants et noueux comme des arbres tordus par le vent.

J'avais envie de caresser leur claire chevelure d'enfants, de détailler leurs cicatrices, leurs plis, leurs taches et leurs rougeurs, j'avais envie de suivre doucement du doigt le renflement des veines bleues sur une main ou les sillons rugueux d'un visage, d'embrasser leur peau fine et nacrée froissée comme du papier de soie, d'enlacer leur corps aux contours imprécis, de me serrer contre ces côtes aiguës et ces abdomens bombés où pulsaient les viscères, de presser leurs courbes molles ou leurs muscles ligneux, de sentir la vie frémir au bas de leur ventre et voir le plaisir illuminer leurs traits — oui, j'avais envie de faire l'amour avec eux!

C'est ainsi que je commençai discrètement à prospecter.

Le choix d'un terrain pour mes investigations se porta tout naturellement sur un café situé au coin de la galerie commerçante où je faisais mes courses chaque samedi.

C'était un établissement qui, pour une raison inconnue, semblait être devenu dans le quartier une sorte de rendez-vous du troisième âge : combien de fois n'étais-je pas passée devant, pressée, mes sacs recyclables sous le bras, et n'avais-je pas souri de cette assemblée caquetante et chenuë, pour laquelle aller manger le plat du jour *Chez Jeff* constituait probablement la distraction principale de la semaine !

Dès onze heures, les tables fraîchement napées de blanc étaient envahies de couples et d'individus dont la moyenne d'âge avoisinait les quatre-vingts ans. Les serveurs s'activaient, accueillant les habitués par leur nom, servant des ballons de blanc, déplaçant l'ardoise des suggestions, et tout ce petit monde s'interpellait, se levait, se saluait, brandissant qui une canne, qui un journal, dans un grand brouhaha de voix et de sièges remués. Les inévitables petits chiens, attachés au pied d'une chaise ou debout sur les genoux de leur maîtresse, s'agitaient, lançant des jappements

stridents, tirant les nappes, renversant les verres et ajoutant à la confusion ambiante, sous l'œil bienveillant du personnel rodé à cette clientèle particulière qui devait certainement faire la fortune de l'endroit. Se gardant bien de toute fantaisie gastronomique, on n'y servait que des plats traditionnels et roboratifs, stoemp aux carottes, boulettes sauce tomate, moules-frites, carbonnades flamandes et autres croquettes aux crevettes, dont l'écœurante odeur de grailon envahissait bientôt toute la galerie... C'était, en somme, une assez joyeuse ambiance, parfois ternie par la présence mélancolique d'un ou une solitaire lugubrement attablé devant son demi et sa petite coupe de cacahuètes, obscur fantôme dont la vision vous rappelait instantanément à de plus sombres réalités.

Pyramide des âges oblige, les femmes présentaient une supériorité numérique évidente, et les quelques hommes seuls, suivant la loi de l'offre et de la demande, semblaient constituer une denrée rare et ardemment convoitée par ces dames qui gloussaient ostensiblement, roulant de la prune et poussant des petits rires de gorge, pimpantes, coquettes, fardées de frais, la

poitrine avantageuse dans des chemisiers à fleurs, la chevelure soigneusement crantée et les mains constellées de bagues: ici encore, mes illusions sur l'inexistence d'une vie érotique du troisième âge auraient été, si je ne les avais pas déjà perdues, rapidement battues en brèche par l'intense fricotage amoureux qui se jouait manifestement dans ce lieu.

Quant à moi, si j'avais pu croire un instant que ma présence décalée, sirotant un thé seule à une table, munie d'un magazine que je feuilletais pour me donner une contenance, offrirait le moindre intérêt pour ces gens, je dus vite déchanter: après l'avoir brièvement toisée, on s'habitua à l'intruse sans doute égarée, et on ne lui adressa pas la parole, attendant qu'elle comprenne d'elle-même que, à moins d'avoir rendez-vous avec un parent qui manifestement n'arrivait pas, elle n'avait rien à faire là.

J'élargis donc le champ de mes recherches. Bancs isolés des jardins publics, expositions désertes aux heures calmes de la journée, librairies de quartier, arrêts de bus, et même, rayons dépeuplés des supermarchés le matin, c'est dorénavant l'œil aux aguets que je les hantais, prête

à m'engouffrer dans la moindre brèche, à saisir au vol le moindre signe.

Hélas, contre toute attente, il ne semblait pas facile d'assouvir ma convoitise. Bien loin de se précipiter sur la jeunesse que, proportionnellement, je représentais pour mes proies, ces dernières exprimaient plutôt une certaine surprise, voire de l'effroi devant mes avances pourtant discrètes. Sans doute la situation était-elle par trop insolite pour la plupart d'entre elles; il s'y mêlait souvent, quand j'étais parvenue à nouer le contact, une part de méfiance instinctive, comme si l'intérêt que je manifestais ne pouvait recouvrir que des mobiles anormaux ou malhonnêtes. J'en fus attristée plus d'une fois, désolée de découvrir combien, au contact du jeunisme ambiant sans doute, ou peut-être, pour d'aucuns, de leur propre bassesse qu'ils ne pouvaient s'empêcher de projeter, la possibilité de plaire uniquement pour ce qu'ils étaient avait déserté certains individus pourtant pleins d'attrait.

D'autres semblaient plus sûrs d'eux, mais je dus constater, à mon grand dam, qu'ils se montraient alors paradoxalement attirés par bien plus jeune et sexy que moi: ce qu'ils voulaient,

c'était de la poupée tchèque de vingt ans, même vénale, ou rien — et en tout cas, certainement pas une quadragénaire bien de sa personne.

Le découragement commençait à me gagner, lorsque l'occasion que j'espérais se présenta enfin.

2

CETTE année-là, réalisant un vieux rêve, je m'étais inscrite à un cours de croquis d'après modèle qui se donnait deux soirs par semaine à l'Académie des Beaux-Arts de mon quartier. C'était un bâtiment délabré que les finances publiques maintenaient debout à grand-peine, mais où régnait un joyeux climat d'apprentissage et de créativité : à tous les étages, de la cave au grenier, on peignait, on modelait, on gravait, on taillait, on photographiait, on imprimait ou on incisait. L'élève qui souhaitait